

à d'imperceptibles balancements que règlent des accords savamment cadencés.

—Que je voudrais pouvoir danser ainsi ! murmure-t-elle avec un soupir de regret.

Le comte l'entendit.

—Voulez-vous essayer ? demanda-t-il avec empressement.

—Mais puisque j'ignore cette danse.

—Tentez l'aventure, croyez-moi, insista le comte

“ On n'apprend pas la valse.

“ On l'éprouve et on la danse spontanément.”

Comme la reine hésitait, il ajouta du ton le plus persuasif :

—Je vous en prie !

La reine leva sur lui son plus doux regard, et sa bouche dessina le plus engageant sourire.

C'était accepter comme acceptent les femmes, sans dire oui.

Ainsi traduit le comte, car il passe aussitôt son bras autour de la taille souple qu'on lui abandonne, et il commence à valser.

La reine, tout d'abord étourdie, cesse un moment de s'abandonner à l'impulsion de son cavalier ; mais elle se remet vite et se laisse bientôt aller sans réserve aux entraînements de cette *valse des Roses* qui a fait tourner tant de têtes féminines.

L'Indienne, dont la tête langoureusement sur l'épaule de son cavalier, se livre sans réserve au plaisir.

Son regard voilé paraît contempler dans l'espace quelque radieuse apparition.

Ses lèvres entr'ouvertes s'agitent sans qu'aucun son s'en échappe.

Parfois tout son être tressaille, et son bras s'appuie plus fortement sur celui du danseur.

Le comte s'enivre au contact de l'admirable créature qu'il tient enlacée.

L'expression de son visage est changée.

Cette femme succombant entre ses bras, cette étrange et sauvage beauté, a triomphé de ses préjugés.

Pourtant un grand danger planait sur tous les acteurs de cette scène, une imprudence et une félonie se préparaient.

Pendant que M. de Lincourt et la reine des Indiens circulaient dans les salons, et que le couple continuait à valser, les officiers de la garnison d'Augustin s'étaient réunis.

Ces estimables soldats, dont on connaît la bravoure, méditent un grand coup.

Ils ont dépêché un des leurs à la recherche du gouverneur, leur chef suprême.

Ils attendent le retour de leur envoyé.

—Rien à faire, dit-il.

“ Don Matapan est ivre-mort.”

—Peu importe ! s'écria l'un des officiers.

“ Agissons, et vite.

“ Nous avons un bataillon.

“ Qu'on le réunisse.

“ Il s'emparera facilement de cette reine de Peaux-Rouges et la conduira à la caserne.

“ On l'installera dans un confortable cachot, et nous pourrons alors dicter les lois à MM. les Indiens.

“ Avec un otage pareil, nous obtiendrons l'impossible.”

La proposition du digne capitaine obtint tous les suffrages, et les officiers se séparèrent pour préparer le coup de main prémédité.

Pas un de ces drôles n'objecta le traité, la foi jurée, l'honneur militaire.

Leurs préparatifs ne furent pas longs.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une troupe de soldats armés faisait irruption dans le salon où se trouvait la reine.

Cette entrée produisit un tumulte indescriptible.

A la vue de cette compagnie, le comte comprit tout.

Il prit rapidement son parti.

Il fit un signe à Grandmoreau, qu'il aperçut dans la foule.

Celui-ci s'approcha.

—Que l'on m'amène le gouverneur, dit-il.

“ Et pas de retard.”

Le Trappeur s'éloigna.

Obéissant à leurs officiers, les soldats firent quelques pas vers la reine, qui ne supposait rien du péril dont elle était menacée.

Le comte de Lincourt, la tête haute, fier et dédaigneux, interpella le lieutenant qui commandait.

—Que voulez-vous ! demanda-t-il avec colère et brusquerie.

—J'ai ordre d'arrêter cette femme, répondit l'officier.

Il désigna la reine.

—De qui, cet ordre ?

—De mes chefs.

—Quels chefs ?

“ Vous n'avez qu'un chef responsable ici.

“ C'est le gouverneur.

“ Aurait-il donné cette ordre ?

“ Aurait-il manqué ainsi sans pudeur, à la parole donnée et aux lois sacrées de l'hospitalité ? ”

L'officier, hésitant, gardait le silence.

—Répondez donc ! fit le comte avec impatience.

—J'obéis à un ordre, voilà tout, se contenta de dire simplement le lieutenant.

M. de Lincourt eut un singulier sourire.

Puis, laissant tomber un regard de pitié sur les soldats et leur chef, il prononça d'une voix vibrante cet appel :

—A moi, les trappeurs !

Il ne comptait que sur ses amis, ces cinq hommes dont le dévouement lui était acquis.

Tomaho le Patagon, John Burgh l'Anglais et Sans-Nez se sont trouvés rangés autour de celui qu'ils ont accepté pour chef.

Ils ont leurs armes, ils se tiennent prêts à tout événement.

Leur attitude imposé aux soldats.

Grandmoreau et Bois-Rude arrivent dans Ils soutiennent le gouverneur complètement ivre et chantant à tue-tête.

Voyant don Matapan dans cet état, le comte de Lincourt ne juge pas utile de l'interroger.

Il eut évidemment perdu son temps.

Les cinq aventuriers que nous connaissons ne furent pas les seuls qui vinrent se grouper autour du comte.

Tous les trappeurs et chasseurs des prairies présents au bal se réunirent spontanément ; ils se trouvèrent là cinquante prêts à faire respecter la foi jurée, et à protéger la souveraine indienne contre toute violence.

M. de Lincourt accueillit ce renfort par un signe de remerciement et de joyeuse bienvenue.

Cependant le lieutenant avait hâte d'accomplir sa mission.

Il se sentait fort.

Le gros des gens des prairies n'avait pas d'armes.

De plus longs pourparlers pouvaient empêcher l'arrestation de la reine.

Il fallait donc agir au plus tôt.

A son commandement, les soldats croisèrent la baïonnette et firent un pas en avant.

Les trappeurs accueillirent par un sourd grondement cette manifestation hostile.

Instinctivement, chacun d'eux porta la main à la crosse de son rifle absent.

Sauf les compagnons du comte, tous étaient désarmés, par cette bonne raison que les fusils étaient aux panoplies.

Par une mesure habile, des soldats s'étaient glissés le long des murs et s'étaient emparés des rifles et des pistolets.

Pas le moindre revolver, pas même le ma-

chète ce couteau-sabre dont ne se sépare presque jamais un coureur de prairie.

Les trappeurs, si braves et déterminés qu'ils fussent, n'avaient pas la partie belle.

La foule des danseurs et danseuses assistait inquiète à cette scène.

Mais elle ne prenait pas parti.

Rien ne la passionnait ni pour ni contre.

Dérangées dans leurs plaisirs, plusieurs femmes firent cependant entendre quelques murmures à l'adresse des soldats, dont la présence suspendait les danses.

Tomaho, le Patagon, ne pouvait voir sans colère les pointes menaçantes des baïonnettes à deux pas de son épiderme.

L'orchestre était derrière lui.

Il étendit le bras et se saisit d'un lourd pupitre placé devant le chef de musique.

Ce meuble dans ses mains devenait une arme terrible, une gigantesque massue.

Le pupitre tournoya une seconde sur les têtes des soldats.

Plus d'un crâne eût été brisé sans un geste de la reine qui arrêta net le moulinet du Patagon.

L'Indienne, avec un calme et tranquille sourire, dit à M. de Lincourt :

—Comte, vos guerriers sont sans armes.

“ La lutte serait inégale.

—Que nous fait le danger ! répliqua le comte avec un généreux élan.

“ Il ne sera pas dit que nous ne vous aurons pas défendue contre les lâches et les traîtres qui menacent votre liberté.

“ Reine ! ajouta-t-il d'une voix ferme.

“ Moi vivant, vous resterez libre.

“ Croyez-en la parole d'un homme qui méprise la mort.”

En entendant ces paroles, Tomaho assujettit dans ses larges mains son pupitre-massue.

—Comte, répondit la reine, vous êtes loyal et généreux.

“ Je le vois, votre cœur se lit sur votre visage.

“ Mais comme je n'avais pas confiance dans la parole des chiens de Faces-Pâles de cette ville, mes guerriers veillent, et leur présence...”

Un brusque commandement du lieutenant à ses soldats interrompit la souveraine des Indiens.

—Allons ! Assez de paroles !

“ Empez-vous de cette femme.”

L'officier lui-même s'avança et posa la main sur l'épaule nue de la reine.

Celle-ci tressaillit au contact.

Elle tira de sa robe un petit sifflet retenu par une chaînette d'or.

Ce sifflet avait été fabriqué avec un os humain, les taches couleur de rouille qui le marbraient dénotaient sa provenance.

La reine porta le minuscule instrument à ses lèvres, un sifflement aigu, perçant, strident, coupa l'air avec une incroyable puissance.

Les dernières vibrations n'étaient pas éteintes que les portes et les fenêtres de tous les salons s'ouvraient avec fracas : les carreaux volaient en éclats avec un bruit que couvrirent aussitôt les clameurs de la foule.

Des centaines de Peaux-Rouges, tatoués et costumés en guerre, firent irruption par toutes les issues, en poussant d'épouvantable cris.

Il y eut un moment de panique impossible à décrire.

(A suivre.)